3me Année. — N° 87 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 1er Mars 1866.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR fres, id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 87 de l'Avenir

Paris, 1er Mars 1866

LE LIVRE D'ÉRASTE

PAR

ALIS D'AMBEL

LE MÉDIUM AU LECTEUR

Mettre en regard de l'opinion des détracteurs actuels du Spiritisme celle des hommes illustres cités ci-avant, n'est-ce pas donner la mesure de la valeur de chacune d'elles? Quand un génie comme Balzac pressentait aussi vivement l'éclosion de cette nouvelle science, c'est que les idées germinatrices se mettaient déjà en œuvre dans les cerveaux humains, et lorsqu'il décrivait si savamment les phénomènes d'apparition et de communication extra-terrestre, il est évident qu'il avait par devers lui la preuve matérielle de ces faits.

Quand une tempête se prépare, le capitaine expérimenté et le pilote habile la reconnaissent à des signes certains, pendant que les voyageurs ne se doutent pas seulement qu'un danger les menace. Il en est ainsi dans la vie humaine : le poëte, presque toujours devin, pressent; le penseur et le philosophe observateurs reconnaissent, à certaines idées avant-courrières, une révolution morale prochaine; le génie en scrute d'avance la portée et les conséquences; pendant que la foule aveugle dédaigne les avertissements et ne cherche un abri tutélaire qu'aux premiers éclats de la foudre.

J'aurais pu citer les idéologues, conservateurs successifs des vérités spiritualistes et des principes primordiaux ou spirites, de siècle en siècle méconnus : les Saint-Martin, les Swedenborg, les Carré de Montgeron, etc., mais je m'en tiens à ces seules citations.

La première fois que j'entendis parler du Spiritisme et de ses singuliers phénomènes, je ne manquais pas de ranger ses adeptes parmi les pensionnaires de Charenton. Comme le vulgaire, je me prononçais sans voir et sans savoir, traitant d'aberration mentale l'étude de cette grave question. Du haut de ma superbe, je décrétai qu'on devait mettre hors la loi les partisans d'une doctrine dont je m'honore aujourd'hui de faire ouvertement partie. C'est pourquoi, à moi, moins qu'à tout autre, il n'est permis de m'étonner des criailleries des ignorants, des savants de métier et des adversaires-nés de tout progrès humain. Le monde est ainsi fait, que la plupart du temps on critique à tort et à travers les questions qui vous sont les moins familières.

Sans être athée ni matérialiste, j'agissais cependant comme tel. Je pensais que Dieu était trop au-dessus de nous pour s'occuper de nos misères, de nos actes et de nos opinions ; aussi, me laissais-je aller le long de mon existence, paressant des journées entières, évitant du mieux qu'il m'était possible les ornières et les mauvais chemins, cherchant les endroits frais et ombreux, courant après les plaisirs faciles et n'ayant aucune préoccupation de l'avenir. Au fond de cela, en réalité, une existence médiocre, accidentée par les luttes forcées du pain quotidien, pénible dans les jours de détresse; saccadée dans les instants éphémères de succès ou d'argent, suffisait à l'emploi de mon temps et aux besoins de mon ambition.

Cependant, au milieu d'une de mes traverses les plus difficiles, dans un de ces moments où tout semble vous manquer à la fois, où un désespoir noir vous envahit et vous froidit l'âme, et où le cœur se trouve brisé comme un vase fragile, une main amie me montra le Spiritisme comme le port du salut. Ce fut avec une insistance pleine de charité, bien qu'opiniâtre, qu'elle me força pour ainsi dire à chercher dans cette doctrine sainte un refuge contre les douleurs et les misères de la vie. Grâce à elle, il me fut donné de lire l'ouvrage le plus marquant de la période moderne, et je trouvai dans le *Livre des Esprits* non-seulement les consolations promises, mais encore l'explication normale de l'existence et des inégalités humaines en même temps que la confirmation d'une foule d'idées latentes en moi jusqu'alors et que je n'avais pas osé exprimer ouvertement, tellement elles me paraissaient en dehors de ce que j'avais appris et des opinions ayant cours. Qu'il me soit permis ici d'exprimer toute ma gratitude aux amies par le soin desquelles je fus converti au Spiritisme.

Après m'être abreuvé longuement à cette source de vérités, je me hasardai, à mon tour, à tenter quelques expériences médianimiques. Mes premiers essais furent infructueux ; je m'y acharnais sans me rebuter pendant quelques jours, lorsque je me sentis envahi par un influx étrange, et que je reçus de ma propre main et parlant à ma personne cette impertinente, mais hélas ! bien rude vérité : impur, corrige-toi ! cette apostrophe d'une écriture complétement différente de la mienne me jeta dans une stupéfaction profonde. D'un autre côté, une personne de ma famille, qui faisait en même temps que moi ses premières armes comme médium, obtint, après quelques jours d'essais, des communications qui me frappèrent par leur résultat matériel, car l'Esprit le fit écrire en très-belle anglaise, bien que son écriture habituelle fût très-mauvaise et la plupart du temps indéchiffrable.

Dire les consolations que j'ai trouvées dans le commerce des Esprits est impossible, mais tous les médiums et tous les spirites me comprendront. J'engage ceux qui souffrent à suivre mon exemple; ils verront quelle force morale ils trouveront dans l'appui de leurs guides et amis extra-terrestres.

Je n'ai point à apprécier ici la valeur et l'importance des considérations qui m'ont été dictées par l'âme d'Éraste. Ce grand Esprit se présente lui-même au lecteur assez noblement, en lui laissant le soin de juger son œuvre, pour que je me renferme humblement dans mon rôle de porte-plume. Cependant si quelque chose paraît imparfait en ces pages, ne l'attribuez, cher lecteur, qu'à la médiocrité de l'instrument.

ALIS D'AMBEL.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME.

Avis préliminaire.— Lecteur, lis avec amour ce qui va suivre, mais garde-toi bien d'en croire un traître mot ! A ta place je resterais incrédule. Pense à saint Thomas, un homme de sens, et attends d'avoir touché pour te ranger au nombre des croyants; quant à moi, c'est fait, au moins dans une certaine mesure.

La séance a eu lieu chez Mme de la R...., avec elle étaient présents M. et Mme Victor Borie, Edouard Plouvier, le docteur Feytaud, le médium et votre serviteur.

Avant de commencer, Borie nous fit examiner avec soin la table qui devait servir aux expériences ; elle avait été empruntée au peintre Eugène Lambert, celle de la maison se trouvant trop lourde pour entrer facilement en danse ; son examen fut des plus satisfaisants et sa candeur reconnue bon teint, sept personnes pouvaient y prendre place.

A son entrée dans le salon, nous regardâmes le médium avec attention : il est petit, jeune et paraît convaincu. Il a quitté la gravure pour un état qui ne doit pas lui permettre un grand luxe de table : aujourd'hui il enlumine des images. Son langage est celui d'un ouvrier intelligent ; mais on peut affirmer sans le blesser que M Villemain cause encore mieux que lui.

Bien vite nous nous plaçons tous les sept autour de la table, le sujet entre M. et Mme Borie, et la conversation s'engage aussitôt avec les Esprits. Je passe rapidement sur les écritures, ayant déjà assisté sans être convaincu à ces sortes de correspondances.

On demande à un Esprit, dont j'ai oublié le nom, de manifester sa présence en répondant un nombre égal de coups à ceux que nous allons frapper sur la table. Il consent :

— Pan, pan, pan, pan, pan, pan ! pan !

Eh ! cela me parut déjà fort amusant, et très-bien fait si c'était de la prestidigitation, car le bruit ne venait pas du côté du médium, il se produisait entre Mme Borie et Edouard Plouvier.

Ici j'ouvre une parenthèse pour affirmer au savant qui a prétendu expliquer ces bruits par une sorte de claquement des muscles de la jambe du médium, qu'il a avancé là une forte bourde dont je le défie bien de donner la preuve. Les coups, plus faibles que les nôtres, venaient évidemment de la table, et personne de nous n'en douta.

Ces bagatelles de la porte furent suivies d'une bourrée dansée par notre meuble le plus galamment du

monde ; nous avions tous les mains sur lui, ce qui ne l'empêchait pas de se lever de tous les côtés selon le désir exprimé par chacun de nous.

De plus fort en plus fort : la table quitta le sol brusquement et retomba avec fracas, mais bien carrément, comme si un pivot l'eût soulevée et abandonnée ensuite. J'essayai aussitôt de l'enlever avec le genou et je ne réussis qu'à la faire basculer, je voulus me servir de la pointe du pied, cela me fut impossible. Décidément j'assistais à quelque chose de très-intéressant.

Enlevée de nouveau, la table se dirigea à notre demande vers Mme Borie ; ceci m'étonna moins, elle pouvait être guidée. Mais on passa à une expérience plus piquante : Borie plaça trois verres à pied bien au milieu de la table et sur ces trois verres un quatrième qu'il remplit d'eau jusqu'au bord avec un soin extrême ; une goutte de plus et l'eau débordait.

La table fit son ascension piano, piano, et redescendit de même sans rien répandre du liquide contenu dans le verre.

Convenez-en, de la part d'une table inconnue au médium, dans une salle à manger non machinée, il y avait là de quoi étonner.

Toujours le genou ou la pointe du pied, me direz-vous, en supposant les voisins du médium complices de la fraude et en oubliant mes grandes jambes allongées sous la table ; non, la force ascensionnelle était trop bien réglée pour n'être pas le résultat de quelque chose de plus sûr que l'effort d'un pied ou d'un genou.

— Mais quoi alors ?

— Ah ! si je le savais...

— Vous ne croyez donc pas aux Esprits ?

— Fort peu. Je pense à l'aimant qui attire le fer, — un joli miracle celui-là ! — et je me dis que peut-être une puissance magnétique inconnue peut produire un effet aussi surprenant.

La série de ces exercices se termina par un coup de maître. L'*Esprit* interrogé répondit qu'il consentait à enlever la table sans que nos doigts la touchassent. J'ouvris alors de grands yeux, je vous prie de le croire. Nos quatorze main s'étendirent au-dessus du meuble à environ trente centimètres de distance, et nous attendîmes...

La table s'éleva lentement et vint retrouver nos mains comme attirée par elles. Pour compléter la chose et dissiper toute espèce de doute sur la part que ses jambes pouvaient avoir dans l'affaire, le médium se leva, sans que pour cela la table redescendît, et donna un violent coup de poing sur le dessus du meuble qui regagna le sol, mais sans se presser.

— Charlatanisme ! chasse à la réclame !

— Non, puisque ce familier des Esprits m'a prié instamment de ne pas le nommer.

— C'est qu'il n'a plus besoin d'augmenter sa clientèle.

— Erreur encore ; il est pauvre et on ne le paye pas. Il m'a même à ce sujet donné un droit singulier le jour où j'apprendrais qu'il a cessé d'être désintéressé.

— Lequel?

— Celui de lui « cracher à la figure. » Ce que je me garderai bien de faire en supposant que j'apprenne quelque chose sur son compte, à moins pourtant que cela ne le désoblige par trop.

... Il réussit toujours ses expériences.

— Non, et cela prouve sa bonne foi. Après avoir lu *Spirite*, de Théophile Gautier, il voulut témoigner à l'écrivain le plaisir qu'il avait pris à cette lecture en le rendant témoin de ses familiarités avec le monde supérieur. A son grand désespoir, tout manqua, et Gautier s'en alla comme il était venu, sans avoir rien vu d'intéressant.

— Comment explique-t-il cette défaillance de son pouvoir?

— Il suppose que les Esprits auront été choqués du cigare que Gautier n'a pas cessé de fumer pendant la séance et de sa manière de s'asseoir.

— C'est absurde.

— Je ne vous dis pas le contraire, cependant si les Esprits tiennent aux convenances.

— Avez-vous vu d'autres effets se produire ?

— Oui, et j'aurais préféré ne pas les voir ; ils n'ont rien ajouté à mon plaisir et m'ont paru infiniment moins concluants que les autres.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas été témoin. Après avoir lié les bras du médium sur sa poitrine, nous l'avons laissé seul dans l'obscurité avec le piano ; quelques accords ont été frappés ; nous sommes entrés immédiatement, et les bras étaient toujours solidement attachés. Curieux et beaucoup moins crédule que vous ne pourriez le supposer, je me suis fait attacher les bras par Plouvier, et j'ai pu, malgré cela, toucher quelques notes sur le piano ; de plus, les cordes étaient grosses ; je suis arrivé à me délier comme le médium, avec du temps, il est vrai, mais sans le secours des Esprits.

— Vous avouez donc avoir été trompé sur ce point?

— Pas du tout ; seulement je n'ai pas vu et je m'abstiens de signer au procès-verbal. Je dirai même que cette expérience peu satisfaisante prouve la bonne foi et la naïveté du médium : comment ! il opère sous nos yeux trois ou quatre miracles écrasants et il s'en va terminer la séance par une épreuve insignifiante que le premier prestidigitateur venu enlèverait avec cent fois plus de facilité que lui ? Convenez-en, c'est maladroit ; c'est aller contre la règle suprême de l'art. « De plus fort en plus fort ! » Et le plus mince charlatan se serait bien donné de garde d'y manquer.

— Est-ce là tout ce que votre médium peut faire ?

— Non ! chez lui il obtient des résultats encore plus surprenants ; mais tout en croyant sincèrement à son honnêteté, je préfère le voir hors de son milieu. Dans une maison où je suis familier, avec des personnes dont je suis sûr, je crois plus facilement ce que je vois et mon esprit est moins préoccupé de Robert-Houdin. Maintenant reconnaissez-vous que j'aie apporté dans ce compte rendu une sincérité parfaite ?

— Oui, mais malgré cela je ne crois pas un mot de...

— Je vous y ai engagé en commençant. Moi j'ai vu et touché ; je considérerais donc comme une lâcheté de ne pas le dire tout haut.

— Vous ne craignez pas qu'on vous traite de dupe ?

— Nullement, et je me permets même de trouver très-sots les gens qui, après s'être étonnés bien fort, après avoir poussé toutes les exclamations imaginables, une fois rentrés chez eux, traitent de balivernes ce qui les a si prodigieusement surpris une heure auparavant. L'homme qui a vu et qui nie est d'un degré au-dessous de celui qui croit sans examen, et ni l'un ni l'autre de ces deux cas n'est mon fait.

LOUIS LEROY.

Charivari du 18 février 1866.

CHRONIQUE SPIRITE

A l'occasion du musée de M. Talrich, ouvert au boulevard des Capucines, et du livre de M. Desmazes : *Pénalités anciennes*, M. Paul de Saint-Victor donne à ses lecteurs une réjouissante description des tortures infligées jadis aux prévenus pour leur arracher des aveux presque toujours faux, et des supplices qui s'ensuivaient nécessairement.

Je n'en citerai que les passages suivants :

« La question de l'*eau* était presque bénigne, comparée à celle du *brodequin*, qui, serré par un cric autour de la jambe, en faisait éclater les os et jaillir la moelle. Dans l'*estrapade*, l'accusé, enlevé par une poulie au plafond, retombait brusquement à terre avec un poids de trois cents livres qui disloquait et cassait ses bras. — L'Italie, artiste jusque dans la torture, avait inventé de faire tomber d'une haute voûte, sur le creux de l'estomac, cette goutte d'eau qui, à la longue, entame les rochers, et d'arroser la plante des pieds du patient d'eau salée, qu'on faisait ensuite lécher par des chèvres. Les œufs cuits à la braise, et posés bouillants sous les aisselles, sont mentionnés dans le répertoire des jurisconsultes de Bologne. La torture espagnole avait ses bougies qui, liées et allumées entre les cinq doigts, faisaient de la main une masse ardente de chair et de cire. — Un moine, en tournée chez les Vaudois, contraignit les hérétiques à chausser des bottes pleines de suif bouillant.

» Il y avait encore la question « par cordes, vinaigre, » huile, faim, froid, soif, chaux vive, pelote, écrase» ment des doigts comprimés par des bastonceaux. » Le cruel interrogatoire rongeait et dépeçait sa victime, pour trouver le point sensible d'où jaillirait un aveu mortel. Lutte horriblement inégale du fer contre la chair, du paroxysme de la douleur contre l'énergie de la volonté !

. . . .

» Pendant des siècles, le cerveau des légistes travaille, comme l'imagination des poëtes tragiques, pour aggraver et varier la mort, il y met une poésie infernale, etc., etc. »

Quel venin de haine a donc imprégné le cœur des hommes qu'ils n'aient su, pendant tant de siècles, que s'ingénier à l'invention de ces supplices raffinés et se repaître les yeux d'aussi horribles spectacles ? Les agressions systématiques des mécontents contemporains paraissent bien ingrates quand on se reporte au temps passé, où tout était iniquité, partialité, brutalité, cruauté. Aujourd'hui, toutes les forces de l'intelligence réunies tendent à l'amélioration morale et physique de l'existence. L'éducation est répartie à tous, et les progrès de la science préviennent les douleurs ou atténuent celles qu'on n'a pu éviter.

Mais autrefois, le bon vieux temps ! La regrettable société qui ne marchait que dans le sang, entre deux haies de potences et de chevalets, éclairée par la lueur sinistre des bûchers !

Nos devanciers les ont copieusement alimentés pendant quinze siècles.

Ce n'étaient pas que des sorciers, gens que le mal stimule, mais que la persuation peut, comme tout malfaiteur, amener à résipicence, et dont les maléfices, d'ailleurs, sont facilement conjurés ; — c'étaient aussi des médiums, des thaumaturges, magnétiseurs, voyants, inspirés, libres penseurs et libres adorateurs du Dieu de charité, qui ont été jetés pêle-mêle dans ces fournaises canoniquement et officiellement allumées par le fanatisme et la barbarie.

Tant d'atrocités font frémir d'horreur, et cependant tout a sa raison d'être. Le mal, en se triturant lui-même, produit le bien. Telle est la loi universelle de la nature que tout doit évoluer sur soi, pour ne devoir qu'à soi le progrès réalisé. C'est dans ces mêmes fléaux, produits par l'imagination égarée des hommes, qu'ils auront trouvé le châtiment et qu'ils ont acquis, à leurs dépens, des sentiments plus humains. Si ce n'est dans une même existence que la peine du talion les a frappés, elle les a ressaisis dans une autre. Il n'est pas douteux pour moi, qu'un Cauchon et un Torquemada, un Calvin et un Philippe II, un Boquet et un de l'Angle n'aient été, à leur tour, brûlés comme païens ou hérétiques, sous des traits nouveaux, dans une existence ultérieure. S'ensuit-il que, en bonne logique, ces hideux sacrifices humains eussent dû toujours durer ?

Non, parce qu'il y a des accidents fatals dans la vie qui amènent les mêmes résultats que les actes libres des hommes et liquident les comptes avec l'Eternelle Justice, sans qu'il en soit formé de nouveaux.

Le dernier inquisiteur, revenu sur terre, ne saurait être forcément obligé de tomber sous le glaive d'un sien successeur pour l'expiation de ses méfaits passés. Elle s'accomplirait tout aussi bien dans les flammes d'un incendie allumé par imprudence.

Car enfin, il faut bien une raison d'être à ces catastrophes qui torturent et tuent les uns, tandis que les

autres s'éteignent doucement dans leur lit, sans peut-être valoir autant comme hommes que les premiers. C'est que, ceux-ci, avaient de vieilles taches sur la conscience à effacer et que, avant de renaître, ils s'y étaient, par l'effet même de leur avancement moral, volontairement engagés.

Tout est expliqué par la loi de la pluralité des existences, tout : les dogmes, quelque peu obscurs des religions, et les contradictions apparentes de la nature. Est-il étonnant qu'elle ait de toutes parts pénétré dans les esprits et les systèmes philosophiques professés aujourd'hui ?

Abordons d'autres sujets.

L'*Evénement* du 11 février contient les lignes qui suivent :

« Le récit que nous avons publié des exercices de M. Camille, — ce médium qui se présente pour recueillir la succession des Davenport, — a piqué au vif l'amour-propre de MM. Charles et Edmond Moura.

» Ces messieurs (qui ne sont pas médiums et le disent) portent à M. Camille un défi solennel, et nous prient de le publier.

» Soit! c'est fait! »

L'*Evénement* n'ajoute rien à ces trois mots. En cela il fait preuve de plus de sens que MM. Charles et Edmond Moura qui ne sont pas médiums et le disent. Que demandent-ils alors à M. Camille, qui est médium et le dit ? Ne savent-ils ce que c'est que d'être médium? C'est être dans un état passif dont les effets sont indépendants de la volonté.

Quel défi peut-on alors accepter de prestidigitateurs avec lesquels on n'a rien de commun? Que ces derniers provoquent leurs confrères, et je les assure bien que les médiums n'en seront nullement piqués au vif.

Nous transcrivons avec plaisir *un trait des plus curieux* emprunté par le même journal à l'*Union médicale* d'après un livre du docteur Foissac, intitulé : *Les trois fléaux, le Choléra épidémique, la Fièvre jaune et la Peste* :

On lit dans l'*Histoire de la Régence*, par Lemontey, que M. de Saint-Rémy, vice-roi de Sardaigne, fit un rêve pénible où il lui sembla que la peste s'était introduite dans son gouvernement et y faisait d'affreux ravages. A son réveil, on lui annonça qu'un bâtiment de commerce sollicitait l'entrée du port; il refusa sans hésiter. On revint à la charge, en demandant qu'au moins le navire fût reçu dans le lazaret, mais le vice-roi, encore ému des angoisses de la nuit s'y opposa avec véhémence et menaça de faire tirer sur le bâtiment s'il ne s'éloignait à l'instant.

Toute la ville de Cagliari taxa ce procédé de caprice et de folie. Mais bientôt on apprit, avec étonnement, que ce navire était celui du capitaine Chataud, qui venait d'introduire la peste à Marseille. « La singularité de ce fait et les pressentiments du vice-roi, dit Lemontey, parurent assez remarquables pour qu'on les consignât dans les registres de la ville, où chacun peut encore en lire le récit. »

Ici s'arrête la citation. J'ignore si elle est suivie de théories physiologico-pathologiques émanant des doctes membres de la Faculté. Nous y voyons, quant à nous, une propriété de l'Esprit humain qui, s'émancipant pendant la torpeur du corps, peut recevoir des révélations, si même il ne perçoit pas par lui-même des visions dont le souvenir, dans les deux cas, subsiste après le réveil.

Oui, le trait est vraiment curieux, mais il n'est pas rare. L'*Avenir* en cite de temps en temps de pareils, parce qu'ils rentrent dans la spécialité de ses études sur les différents phénomènes que présente l'ordre spirituel dans la nature.

Nos études doivent-elles se restreindre exclusivement à ce cadre? Je ne crois pas, et en voici la raison. L'Esprit en lui-même est tout, et l'homme son apparence extérieure; mais tant qu'il est homme, il est soumis à certaines conditions dont il doit tenir compte, et qui, d'ailleurs, s'imposent à lui. La misère et les maladies sont les plus pénibles et les plus fréquentes. Nous citerons avec plaisir des exemples de bienfaisance à imiter.

Pourquoi ne ferions-nous pas de même connaître à nos fidèles lecteurs la découverte de tel remède à apporter aux fléaux qui nous menacent?

Lisez donc dans l'*Evénement* du 11 février la piquante anecdote d'un cas d'hydrophobie guéri de la façon la plus simple. Il n'y a qu'à courir jusqu'à perdre connaissance et être aussitôt enveloppé de façon à éprouver une transpiration qui, probablement, rejette au dehors le terrible virus. Je ne le souhaite à personne, pas même à moi. Mais, l'occasion se présentant, je ferai volontiers usage du remède ci-dessus indiqué. Il est simple, à la portée de tous, et pour ces deux raisons le meilleur. Il vaut toujours mieux, ce me semble, que de s'en tenir à la navrante attente d'une si effroyable mort.

Alphonse DE BOISMARTIN.

LES PHÉNOMÈNES SPIRITES

PAR F. T. LANE

I

Toute âme indépendante, qu'elle se soit identifiée ou non avec le mouvement spirite, doit se réjouir de voir les colonnes du *Banner of Light* ouvertes à tous ceux qui, dans un but de vérité, viennent apporter un enseignement, un blâme ou une correction, dont l'objet est d'une haute importance pour l'humanité. Peu de lecteurs se rendent compte des nombreuses difficultés que rencontre l'existence d'un journal voué à la propagation d'idées qui ne jouissent pas de la faveur populaire. La mésintelligence s'élève souvent entre la rédaction et les abonnées, surtout quand ceux-ci basent leur foi plutôt sur les phénomènes, que sur la philosophie qui en découle.

Les phénomènes aident essentiellement à convaincre les sceptiques, mais bornés à ce résultat, ils son souvent une pierre d'achoppement pour son progrès ultérieur. Le spirite qui, par une simple affirmation, les attribue aux esprits, n'est qu'à un degré au-dessus du sceptique. Pour que les phénomènes soient d'une utilité philosophique et pratique, il faut les soumettre à l'examen sévère de l'*intelligence*. Certaines présomptions exagérées et très-fréquentes parmi les spirites, n'ont d'autre cause que l'absence de cet examen. La non réussite de quelque manifestation spéciale suffisait souvent dans les premiers temps pour nier le Spiritisme en entier. C'était suivre le raisonnement du bibliste qui déclare fausse toute l'Écriture, si un seul de ses textes est prouvé faux. Les spirites trouvent aujourd'hui dans les principes de leur croyance un appui trop solide pour qu'une attaque légitime, dirigée contre des idées erronées, les trouble.

Le spiritisme, selon nous, contient beaucoup d'affirmations spécieuses, et nous essayerons de démontrer la fausseté de quelques opinions qui se fondent sur l'autorité médianimique. Nous entreprenons cette tâche, parce que la cause l'exige impérieusement, et si la conscience de notre faiblesse ne nous retient pas, c'est que nous avons le ferme espoir que des intelligences plus capables suivront notre exemple et qu'elles atteindront le but que nous nous sommes proposé. Une critique incisive des phénomènes manque totalement à notre littérature, et cependant ces phénomènes forment autant de problèmes, dont la solution prépare la voie à des problèmes plus élevés. Nous nous tiendrons également éloigné des préjugés et des personnalités, car l'étude de tels sujets demande une réflexion calme et profonde.

II

Examinons d'abord l'opinion vulgaire d'après laquelle le *temps* et l'*espace* n'existeraient pas pour les esprits ou que ces derniers ne calculeraient pas comme nous Notre manière de supputer le temps n'est pas une *invention*, mais une *découverte* humaine; c'est, en un mot, la méthode de la nature. — Les mathématiques de la nature s'accordent avec celle de l'homme. Ce fait est clairement démontré par la précision avec laquelle les astronomes prédisent une éclipse ou l'apparition d'une comète; par conséquent, si l'astronome continue ses études dans le monde des esprits, il doit se servir du même calcul dont il faisait usage sur terre. Que le lecteur essaye d'ignorer le temps et l'espace, il se trouvera soudainement incapable d'une seule action intelligente. Il ne comprendra plus *comment, quand* et *où*, il pourrait agir.

Ceci s'applique également à l'Esprit qui continue à être *fini*, car ses facultés, bien qu'elles se soient développées, ne s'étendent pas à l'infini.

On dit généralement que le télégraphe anéantit le temps et l'espace, mais il nous oblige en réalité à *observer avec une plus grande exactitude* les lois du temps et de l'espace. L'opérateur qui veut transmettre un message, doit être, à l'égard du temps et de l'ordre de son travail, d'une très-grande précision, et cette nécessité augmente à mesure que le temps et l'espace sont plus restreints.

Les lois du mouvement sont manifestement et universellement les mêmes, que nous les appliquions à la machine à vapeur, au mécanisme physique ou au corps spirituel. Supposons qu'au point de vue de la *rapidité*, les facultés de l'Esprit égalent les opérations du télégraphe, la même loi les régit, et comme nous avons montré que l'opérateur télégraphique, au lieu *d'anéantir* le temps et l'espace, est forcé d'en observer plus minutieusement les lois, nous pouvons affirmer que cela est aussi vrai pour les activités spirituelles.

Les sciences *exactes* se composent d'axiomes sans appel, *et il n'appartient pas à la médianimité de résoudre des questions que la science décide avec une précision mathématique*. Le temps et l'espace appartiennent à cet ordre de questions; le témoignage médianimique, qu'il soit pour ou contre, est par conséquent entièrement superflu. La valeur de la médianimité s'amoindrit, lorsqu'elle ne confirme pas une simple vérité de la science naturelle. Nous ne nions pas les communications des Esprits, mais nous demandons si elles sont toujours conformes à la vérité. Nous croyons avoir prouvé que les Esprits se trompent à l'égard du temps et de l'espace, et nous continuerons notre travail dans un prochain article.

Laurence, Massachusetts. (*Banner of Light.*)

Traduit par J. MITCHELL.

ETUDE PHILOSOPHIQUE

L'abbé Gratry

Un théologien de la bonne école a surgi ces dernières années, écrivain plein de chaleur et d'onction tout à la fois, philosophe remarquable, qui unit la belle diction de Malebranche à la grâce de Fénelon et à la profondeur de Bossuet. Il apparut dans le monde de la théologie philosophique par un livre de polémique dirigé contre un sophiste français de l'école de Hégel. Ce début fut très-heureux, et tous ceux qui s'occupent en France des saines et viriles études de la pensée, saluèrent avec joie la venue d'un auxiliaire nouveau de la vérité, dont on pressentait l'avenir. On ne s'était pas trompé. L'abbé Gratry publia la *Connaissance de Dieu*, traité en deux volumes, où, à l'instar du père Thomassin et du père Peteau, il prouvait que tous les grands philosophes s'étaient accordés dans une unité magnifique sur les notions essentielles de la divinité, et ne se séparaient que sur des points secondaires. Il partage les penseurs de l'humanité en deux classes : celle des sophistes qui sont pour

les ténèbres, la mort et le néant; et les vrais philosophes qui sont pour Dieu, la lumière, la vie et l'être. Dans son ouvrage intitulé : *Logique*, il poursuit le parallèle et le rend saisissant, il terrasse définitivement, par des arguments irréfutables, les monstrueuses erreurs de la nouvelle école allemande. Gloire à lui ! gloire à cet infatigable ouvrier de la vérité et du bien ! Enfin, dans sa *Connaissance de l'âme*, qui a été beaucoup critiquée par les rationalistes et par les esprits superficiels, il s'élève aux plus grandes hauteurs, reconnaissant dans l'âme un nouveau sens, le *sens du divin*, donnant naissance à la science véritablement divine, infuse, illuminée, intuitive, qui est le partage exclusif des enfants de la foi et de la lumière.

Après les quatre ouvrages dont nous venons de parler, et qui sont presque tous exclusivement philosophiques, moins peut-être le 2e volume de la connaissance de l'âme, notre auteur a donné un véritable trésor aux fidèles vraiment catholiques (et je ne parle pas ici de ce catholicisme étroit qui dessèche les âmes en les abrutissant, je parle de ce catholicisme destiné un jour à enrôler l'universalité des peuples sous sa bannière véridique, unitaire et lumineuse, je parle enfin de l'universalisme. Le *Mois de Marie de l'Immaculée Conception*. Quelle fonction pénétrante, quelle inspiration divine, quel souffle ardent du progrès religieux et de l'avenir animent ces étincelantes pages !

« La science que nous vous demandons d'obtenir pour nous, ô Marie, siége de la sagesse, vous qui avez donné au monde la lumière éternelle, c'est proprement la vraie science des chrétiens ; c'est celle qui est conforme à votre fils, à la fois Dieu et homme ; science qui vient de Dieu et de l'homme de Dieu : de Dieu inspirant l'homme par sa lumière et par sa grâce, et l'homme, travaillant et priant, cherchant, creusant et méditant sous la lumière et sous l'inspiration de Dieu...

» Fils d'Adam, vous semblerait-il méprisable de devenir enfants de Dieu ? Pourquoi donc détournez-vous vos regards de la face de celui qui donne aux hommes une telle puissance ?

» Beaucoup de saints ont eu la science purement divine; beaucoup de païens ent eu un peu de science humaine. Les chrétiens, non sous une visible influence de a lumière et de la grâce du Christ, ont développé d'une manière admirable la science purement humaine. Mais la science à la fois divine et humaine, étendue à l'ensemble des vérités, n'est point encore développée. Elle a son germe dans la philosophie et la théologie.

. Mais ce genre, plein de vie implicite, ne s'était pas jusqu'à présent assez nourri des sucs terrestres, des éléments du monde visible. Le temps vient où cet aliment inférieur de la science, mieux préparé, sera pénétrable à l'esprit, et peut-être sera dompté et pénétré par l'élément supérieur de la science. Où sont les esprits qui sauront concevoir à la fois cet ensemble divin et humain ?

» Peut-être Jésus enfant, qui attend parmi nous *une autre éducation*, nous enseignera-t-il à ouvrir la source sainte déposée dans l'âme de l'enfant ; peut-être quand l'enfant nous interrogera sur ce qu'il entend dans son cœur, sur ces murmures mystérieux et profonds qui l'émeuvent et l'appellent, sur ces clartés lointaines qu'il croit apercevoir dans le ciel de son âme ; peut-être ne nous bornerons-nous pas à lui dire comme le grand prêtre Hélie. « Ce n'est rien, dormez toujours ! » Peut-être saurons-nous à propos ouvrir ses yeux, comme le fit enfin le grand prêtre à l'égard de l'enfant Samuël, et dire aussi à cet enfant qui ne connaissait pas encore la voix de Dieu : « Parlez, seigneur, parce que votre serviteur vous écoute ! »

» Jésus, seigneur du ciel et de la terre, quand vous montez au ciel vous dites : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » Et quand vous paraissez au milieu de nous sur la terre, vous dites : « Que la paix soit avec vous. » Vous qui êtes la paix même, ô mon Dieu, ne serait-il pas temps, dix-neuf siècles après votre venue, qu'au milieu des peuples chrétiens la paix, la glorieuse paix dans la justice, pût commencer son règne, et que la prière de l'Église qui ne cesse de vous demander la paix entre les « princes chrétiens » fût exaucée enfin !

» Lorsqu'il sera venu, dit Isaïe, les peuples transformeront leurs épées en charrues, et changeront leurs lances en faux pour moissonner. Les nations ne s'exerceront plus à la guerre et ne lèveront plus la main l'une contre l'autre (1) ».

« Quand sera-ce, ô mon Dieu ! quand verra-t-on donc l'Évangile descendre dans la vie réelle des nations ?

» Quand verra-t-on la vie des peuples se multiplier par l'union au lieu de se neutraliser par la lutte ?

» Quand verra-t-on les peuples se souvenir qu'ils sont cohéritiers et ne doivent former qu'un même corps (2) ?

» Quand verra-t-on les hommes comprendre la vérité de deux paroles évangéliques qui sont deux grandes lois de l'histoire ; celle-ci d'abord : « *Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée* (3) » ; puis cette autre : « *Heureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre* (4) ! »

» Quand saura-t-on que la vérité seule, la justice seule, et surtout la bonté, ont, par elles-mêmes, une sorte de toute-puissance que la colère, l'épée, le sang ne peuvent que diminuer ?

» Eh bien ! Dieu soit loué ! le temps approche où les hommes comprendront ces choses. »

» Reine du siècle, priez pour le progrès du règne de Dieu sur la terre.

» Notre terre a donné son fruit, » dit le texte sacré, priez donc pour que le règne de Dieu arrive, et que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel.

» Et n'est-ce pas là l'inspiration particulière que Dieu donne aujourd'hui au siècle lui-même où nous vivons.

Le mauvais siècle lui-même, ô Reine du siècle saint, est bien forcé de ressentir à sa manière l'inspiration de Dieu, et il s'écrie plus haut encore que nous : « Oui, que le bien règne sur la terre, et que cette terre devienne le ciel ! » Mais il ajoute : « Qu'il n'y ait point d'autre ciel que cette terre ! » Ainsi, au lieu d'élever peu à peu notre terre vers le ciel, il retranche le ciel même et laisse notre terre sans ressource dans ses ténèbres et sa malédiction avec la mort et le péché.

« Mais l'Eglise de Dieu, l'humanité nouvelle, le siècle saint dont vous êtes reine, ô mère de Dieu, l'Eglise vraie et élue qui reçoit en entier l'inspiration divine, l'Eglise montre d'abord à tous les hommes le ciel, le monde à venir, seul monde où il n'y aura plus ni mal ni mort et où sera la vie, la lumière et l'amour, sans vicissitudes et sans fin. Ensuite elle dit aux hommes que s'ils veulent être humbles et purs, aimer Dieu et s'aimer entre eux ; s'ils veulent unir leur cœur, leur esprit et leur vie à l'Homme-Dieu, qui fait naître Dieu dans les âmes, ils entreront dans ce monde éternel ; qu'en outre ils béniront le monde présent et l'inonderont de lumières et de biens, pour rendre plus facile le talent du siècle futur. »

Mais de plus, la propriété des élus ne semble-t-elle pas animée de quelque grande et particulière espérance pour le temps ou nous vivons ?

N'espère-t-elle pas quelques manifeste et prochain progrès du règne de Dieu sur la terre ? « Nous est-il défendu de croire que le monde ne doit pas rester dans l'état de confusion où il est ? que l'homme doit ordonner le monde dans la justice et l'équité ? qu'il se doit gouverner dans la paix ? »

L'auteur exprime dans un magnifique passage la grande idée de cet aimant divin, de ce grand centre qui doit attirer à lui tous les mondes et les soleils, il s'écrie dans une inspiration sublime :

« Aujourd'hui les mondes et les soleils sont dispersés dans l'immense étendue comme la poussière ; mais, disent quelques hommes de génie, la dispersion des mondes ne subsistera pas. Il y a un centre universel qui attire tout et où toute la matière créée finira par se réunir. La terre et les planètes qui voguent dans l'espace et qui tournent depuis mille et mille ans autour de leur étincelant soleil, comme un vaisseau qui tournerait autour d'une île de lumière et de feu, tous ces mondes à la fois se réuniront au soleil, et le soleil lui-même gravitant sur quelque plus grand centre, s'y confondra.

Là se formera le lieu dont notre seigneur a dit : « Je vais vous préparer le lieu. » Cette bergerie unique dont il parle ailleurs « afin, dit-il, que là où je serai, tout ceux qui m'aiment y soient aussi. »

« Là sera ce nouveau ciel et cette nouvelle terre qu'annonce la pensée des apôtres » à la suite des prophéties ; monde éternel où la justice habitera.

« Oh ! quand serons-nous réunis dans ce monde où il n'y aura plus ni mal ni mort, où Dieu effacera les larmes de tous les yeux, où nous serons tous ensemble avec Dieu !...

» Ici nous sommes tous dispersés. Les membres de la famille humaine sont jetés à de telles distances dans les temps et l'espace que la plupart ne se verront jamais. Parmi tous ceux qui vivent avec moi sur la terre, combien peu d'hommes ai-je regardés une fois ? Et ceux que je regarde passent sous mes yeux pour ne plus reparaître. Je les rencontre sur mon chemin, je les salue, et ce salut n'est autre chose qu'un adieu pour toujours. Ainsi passent en même temps dans la vie les fils d'Adam sans se parler, sans se connaître. Et ceux qui se connaissent, qui se parlent et croient vivre ensemble sont encore plus séparés par l'esprit et par la volonté que ne le sont les hommes qui ne se parlent ni ne se voient. Oh ! Ce n'est pas là la *maison du père de famille*. Ce n'est pas là l'asile où ceux qui aiment seront unis entre eux avec Dieu. Ce n'est pas là le sein de notre mère céleste où nous devons nous recueillir. Marchons donc et passons pour aller au lieu du repos (et aussi de l'éternelle et attrayante activité). Mais marchons vers le but ; que le cœur ne prenne pas le change et n'aille pas en sens contraire du but.

Un seul amour dissipe l'homme voyageur vers la patrie, vers le lieu de l'éternel amour : c'est celui qui aime tout en Dieu.

Splendeurs du style, sublimité de la pensée, souffle divin, voilà ce qu'on peut dire de ce petit écrit consacré à *la Vierge*, à l'auguste mère de notre grand maître, le Christ.

(*A suivre*). ANDRÉ PEZZANI.

(1) Isaïe, chap. II, v. 4.

(2) Gentes esse cohæredes et concorporales. (S. Paul, *Ephesis*, III, 6.)

(3) Converte gladium tuum in locum suum. Omnes enim qui acceperint gladium gladio peribunt (Mathieu, XXVI, 52).

(4) Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. (Verset 4).

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.